

—Vous avez donc voyagé en pays étrangers ? dit Marie, dont les yeux brillèrent.

—Beaucoup, mademoiselle. Et le jeune homme leur fit alors le récit succinct des lieux qu'il avait visités, des choses historiques qu'il y avait vues, et tint son auditoire sous le charme de sa parole facile, de sa conversation instructive et intéressante.

—Je te l'avais bien dit que tu le trouverais charmant, dit après son départ la triomphante Marie.

A partir de cette époque, le notaire E. vint assez souvent à la maison du Dr L., et Jeanne, le croisait quelquefois sur son passage, avec Marie qu'elle avait soin de prévenir de ces visites.

Pour faciliter les rencontres du jeune notaire avec son amie, Jeanne imagina, tantôt chez elle, tantôt chez Marie, de petites soirées musicales dont il devint très friand, et dont les deux jeunes gens faisaient tous les frais. Ces réunions, que Jeanne subit d'abord par dévouement, devinrent bientôt pour elle une source de joies intimes qu'elle n'avait jamais éprouvées jusqu'ici, et qui la surprenaient elle-même. Lorsque pour une raison, que les devoirs professionnels de M. F. expliquaient aisément, ces soirées étaient retardées, la sérieuse et impassible Jeanne que rien jadis n'émouvait, devenait ces jours-là, singulièrement impatiente et nerveuse. Encore un peu et elle eut, comme Marie, pesté contre ces vulgaires campagnards qui choisissaient toujours le soir pour rédiger leurs contrats de vente ou autres.

—Je ne croyais, disait-elle, avoir un tel amour pour la musique.

Quelques semaines se passèrent ainsi, Noël approchait et, héros et héroïnes avaient résolu d'apprendre un trio vocal pour la messe de minuit. Répétitions et répétiteur allaient bon train et, un soir, que l'exercice s'était prolongé plus tard que d'habitude, Jeanne monta à sa chambre sentant peser sur ses frêles épaules, un fardeau de lassitude morale dont elle ne voulait s'avouer la cause. Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil près de sa fenêtre. La lune se levait à travers un nuage dont la transparence permettait de deviner l'éclat vif et pur de ses rayons. Se dégageant

soudain, elle éclaira un couple qui s'en allait lentement par cette belle nuit de décembre. Comme mue par un ressort, Jeanne se leva et d'un geste brusque elle tira avec force le lourd rideau de sa fenêtre, puis tombant à genoux sur son prie-Dieu, elle exhala devant Celui qui compte nos joies et nos peines, la douleur la plus vive, la plus aiguë qu'elle n'eût jamais ressentie.

Le lendemain, à la première heure, Jeanne vit arriver chez elle son amie d'enfance. Elle vit tout de suite à l'air particulièrement réjoui de Marie que celle-ci venait lui annoncer une grande nouvelle. Refoulant énergiquement les larmes qui lui montaient aux yeux, la fille du Dr L. s'efforça d'accueillir son amie avec autant de joie que d'habitude, et faisant à son courage un dernier effort, elle provoqua d'elle-même les confidences si redoutées. Ce fut une explosion. Egoïste, comme sont tous les amoureux, Marie, à cent lieues d'ailleurs de soupçonner la vérité, n'épargna aucun détail à son amie. Elle fit passer et repasser devant ses yeux le tableau de ses félicités présentes et futures, exhubérances extatiques qui eussent autrefois beaucoup amusé sa confidente, mais qui étaient maintenant pour elle le raffinement d'un indicible supplice.

— Nous avons décidé de célébrer nos fiançailles demain soir, après la messe de minuit, dit-elle, et je compte que toi, le Docteur et Mme L. vous ne manquerez pas d'assister à cette fête de famille. Mais je me sauve, car je pars avec maman à l'instant pour la ville, et tu comprends que je n'ai pas trop de temps à moi. Ah ! en effet, j'oubliais de te dire une chose qui va bien t'amuser, superbe indifférente ! Figure-toi, que M. F. me disait hier, que c'était toi, d'abord, qu'il préférerait, et que voyant le peu de souci que tu semblais prendre de sa personne, il cessa bientôt de s'occuper de toi ; je ne t'en veux pas, tu peux bien le croire, conclut l'heureuse enfant, en prenant joyeusement congé de son amie.

Jeanne ne s'attendait pas à ce dernier coup ; elle resta pendant quelques secondes, après le départ de son amie, comme anéantie.

—Eh quoi, il eut pu être à moi ce bonheur dont Marie me parle avec tant d'enthousiasme ! j'aurais pu être à sa place aujourd'hui..., oui, mais fit-elle, découragée, elle eût pris la mienne et la pauvre petite n'eût peut-être pu supporter le poids de ce fardeau qui m'écrase. Et la jeune fille, épuisée par cette dernière lutte, les nerfs brisés, éclata en sanglots convulsifs. Au même moment, deux bras maternels l'entourèrent, une voix bien douce et bien tendre lui murmura tout bas :

—Ma fille, j'avais depuis longtemps deviné le travail qui se faisait dans ton âme, et j'ai voulu te laisser faire jusqu'au bout, sachant que tu ne manquerais pas de préférer le chemin du devoir et de l'honneur à celui d'un amour que Dieu n'eût pas béni parce qu'il eût été fondé sur une trahison faite à l'amitié. Vois-tu, mon enfant, c'est la souffrance chrétiennement supportée qui fait les grandes âmes, tu l'as compris et je suis si fière de pouvoir t'appliquer cette maxime si noble et si haute que tu es si bien capable de comprendre :

A CŒUR VAILLANT,
RIEN D'IMPOSSIBLE.

Blaise - Suzette.

Il n'y a pas de trait de plume qui soit plus rapide que le passé.

ARTHUR BUIES.

Nounette

NOUNETTE venait d'atteindre ses dix-huit ans.

C'était une blonde jeune fille qui avait un beau front calme, de grands yeux tristes. Orpheline, elle vivait auprès d'une vieille tante hargneuse qui l'employait, tout le jour, à filer le lin de son champ ; et comme elle était boîteuse la pauvre petite, et d'esprit doux et timide, elle passait sans que personne s'inquiât de sa vie.

Assise dans la cuisine de la vieille chaumière, souvent Nounette rêvait, et parfois il lui passait sur le cœur de ces effluves légers, pareils aux brises avant-coureuses du printemps. Ignorante des choses de l'amour, elle se